

## LU POUR VOUS

La Révolution française vue par son bourreau, Ch-Henri SANSON - (Le Cherche-Midi-2007)

Il y a là la réédition du journal tenu par un personnage hors du commun, bourreau de son état, exécuter des hautes œuvres depuis l'âge de 15 ans (1754), quand il remplace son père malade. Charles-Henri Sanson (1739-1806) va exercer ses hautes fonctions pendant toute la Révolution, en particulier, pendant l'Année terrible de 1793-94 quand la Convention montagnarde (2.07.93 au 28.07.94) va pratiquer 3<sup>e</sup> haut débit » de la guillotine, jamais suffisant, au point d'organiser un concours Lépine, avant la lettre, pour accélérer le rythme des exécutions.

1793, année fondatrice de la révolution totale, An I d'un totalitarisme sanglant ? Sanson tient l'éphéméride d'exécutions massives, produit d'un régime qui, au nom des périls intérieurs et extérieurs, a mis les droits de l'homme entre parenthèses pour faire régner la peur, la négation des libertés publiques (Pas de liberté pour les ennemis de la liberté), la délation et le délit d'opinion, le tout servi par un tribunal révolutionnaire qui statue sans instruction, sans appel, sans droit de grâce. Être envoyé à la Conciergerie pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire, c'est être frappé de mort par des juges qui sont d'abord des obsédés du complot. Il y a là Dumas de Lons-le-Saunier, qui préside, ses assesseurs et un jury, démultiplié en sections pour accélérer les condamnations, l'accusateur public, Fouquier-Tinville, âme damnée de ce tribunal, le plus redoutable par sa passion de mort, par la terreur qu'il fait peser sur le tribunal, par ses pouvoirs qui règlent cette mascarade sanglante dans tous ses détails, jusqu'à l'ordre de passage à la guillotine, quand surgissent les fournées de 30, 40 condamnés, les « patients » de Sanson.

Mais celui-ci n'est pas un bourreau comme les autres. D'abord, il écrit; ensuite, il est traversé de sentiments devant une telle folie meurtrière, mais redoute les oukases de Fouquier. Alors, il exécute, assisté de quatre aides dont deux bouchers. Fouquier veille à la promptitude de cette justice révolutionnaire : trois jours pour arrêter, juger, condamner et exécuter Charlotte Corday. Attention ! Fouquier a deviné de la sympathie pour la meurtrière de Marat chez ses assesseurs et le bourreau. Il ne fait pas de quartiers, mais veut la mise en scène ; il veut le peuple de Paris pour escorter, invectiver, lyncher, s'il le faut, les condamnés, juchés sur une carriole à deux roues, qui, sortie de la Conciergerie, met deux heures pour gagner la place de la Révolution, aujourd'hui de la Concorde. Et Fouquier l'ordonne : pas d'exécution s'il pleut. Le peuple ne sera pas là...

Sanson raconte l'exécution et la mort courageuse de Louis XVI, arrivé en fiacre, de Marie-Antoinette et d'Elisabeth, sœur du Roi, présente à Varenne, et qui n'auront pas ce privilège, de Charlotte Corday, figure mythique de la Contre-révolution, de Mme Roland, des 20 Girondins qui marchent au supplice en chantant et sont exécutés en 43 minutes, de Bailly, premier maire de Paris, lynché avant d'être exécuté, pantelant, au Champ-de-Mars, de Robespierre dont la mise en accusation sauve les derniers convois. C'est un Incorruptible grièvement blessé à la face, mâchoire pendante qui est jeté sur la planche, basculé sous la lunette et décapité dans l'allégresse d'une foule lasse du sang.

Combien d'exécutions capitales ? Sanson en comptabilise, pour la seule ville de Paris, près de 3000, entre le 14.07.1789 et le 24.10.1796, dont la plupart pendant l'Année terrible. Les victimes en sont les magistrats des parlements qui payent cher leur rébellion contre la monarchie, le clergé, la bourgeoisie girondine, la noblesse, les officiers et soldats. Tous sont poursuivis et exécutés pour conspiration, intelligence avec l'ennemi, délit d'opinion, trafics divers.

La nation en danger ne fait pas de quartiers. La France inaugure un totalitarisme sanglant que la Commune de Paris tentera de faire revivre, mais qui trouvera ses plus fervents séides dans la révolution bolchevique.

*Thiers, bourgeois et révolutionnaire par Georges VALANCE  
(Flammarion-2007)*

Que dire de neuf sur Thiers, après une vingtaine de biographies ? Comment le sauver de cette ambiguïté qui frappe le personnage, depuis plus d'un siècle, à la fois libérateur du territoire, géant politique de son temps, trois fois chef du gouvernement et premier président de la République par anticipation, mais aussi fusilleur de la Commune de Paris ? Quel homme politique a donné son nom à une rue, boulevard, avenue d'une centaine de villes de France et, en même temps, est exécré par toute une frange de la mémoire collective ?

La tâche n'était pas facile pour Valance, mais il a relevé le défi et son « Thiers » mérite la lecture. D'abord pour le sens de sa démonstration : entré en politique, à gauche, Thiers tombe encore à gauche, l'année de sa mort, quand il prend parti pour la République parlementaire contre la dyarchie de Mac-Mahon. Thiers, figure de proue des Trois-Glorieuses, bataille déjà pour une monarchie parlementaire. C'est-ce même combat qui restera le sien sous le Second Empire et c'est encore lui qui lui fait choisir Gambetta contre Mac-Mahon.

C'est sur cette trame que Thiers va tisser sa toile, pendant près d'un-demi siècle de vie politique. Valance donne sur ce destin d'exception d'intéressants éclairages. Il relate, en particulier, l'une des épreuves les plus terribles assumées par cet homme de 74 ans qui inaugure dans le sang et les larmes le 5<sup>ème</sup> régime politique de sa longue existence. C'est en février 1871. La France vaincue par une guerre-éclair a élu une Chambre qui veut la paix. Thiers, chef du gouvernement, s'en charge et commence, à Versailles, une négociation sans pitié avec Bismarck. Thier est seul, désarmé face à un Bismarck triomphant et pressé d'en finir. Il n'a plus d'armée; la France est occupée, Paris dans une situation pré-révolutionnaire. Tout d'un coup, Thiers s'effondre en larmes et c'est la fameuse scène, rapportée par Maxime du Camp : Bismarck, fort de sa haute taille, prend dans ses bras Adolphe Thiers, haut de 1m55, le dépose sur un canapé et l'enveloppe de son dolman, dans l'hiver glacial de 1871. Thiers émerge de sa syncope et Bismarck, théâtral, conclut : « Ah! mon pauvre Monsieur Thiers, il n'y a que vous et moi qui aimions la France ! »

Thiers négocie pied à pied pour réduire l'indemnité de guerre, pour sauver Belfort. Il accepte l'entrée des troupes allemandes dans Paris, par une matinée froide de mars, assez pour exacerber la colère des Parisiens, persuadés d'être trahis depuis le début de la guerre. Le 18 mars, c'est l'enlèvement des canons de

Montmartre, les généraux fusillés et la Commune. Thiers quitte Paris en catastrophe pour appliquer son plan, refusé, en février 1848, par le vieux Roi Louis-Philippe : la reconquête de Paris, rue par rue. Thiers a-t-il voulu la répression et ses 20.000 morts ou ses généraux l'ont-ils dépassé par leur zèle ? On touche ici aux zones d'ombre du personnage, à son sens de l'ordre, puisé dans une jeunesse pauvre, dans une ardeur au travail qui fera de « Monsieur Thiers » un homme riche. Thiers, homme de progrès, fils de 89, croit à l'ordre et déteste « la vile multitude », celle des meurtrières émeutes de la Monarchie de Juillet, quand il est, par deux fois, chef du gouvernement. Thiers croit à l'ordre, à l'ordre républicain, mais affiche un conservatisme économique qui en fera l'un des fondateurs emblématiques de l'économie boutiquière de la III<sup>ème</sup> République. Il s'empresse de mettre un terme aux traités de commerce qui ont modernisé la France et répandu la prospérité, celle qui permettra le paiement-éclair de l'indemnité de guerre. Il est opposé à l'impôt sur le revenu. Le monde économique de Thiers est petit comme sa taille. C'est un bourgeois conquérant qui aime l'argent gagné et non hérité.

Mais l'Histoire a fait l'impasse sur ces zones d'ombre qui sont les vertus la Monarchie de Juillet et de la III<sup>ème</sup> République, de 1871 à 1914. Elle a retenu les visions stratégiques de Thiers, hostile à la guerre d'Italie qui laisse la France sans alliés, en 1870, à la déclaration de guerre de la France, habilement provoquée par Bismarck. L'Histoire a retenu l'incessant plaidoyer parlementaire de Thiers, celui qui en fait un orateur parmi les plus brillants de son temps, celui qui ne transige pas quand il refuse tout ralliement à Napoléon III. Thiers mérite plus que des sarcasmes sur 3l'infâme vieillard, le Petit Jeanfoutre, le Nabot « qualificatifs voué, depuis quelque temps, à la fortune. Thiers mérite de partager les honneurs réservés à Gambetta, même si la Commune est morte sur les marches du Panthéon.

## La rhubarbe et la pivoine par Brice LEIBUNDGUT (2007)

Voilà une énigme résolue, celle de la statue érigée, en 1864, sur la place du Russey, plus d'un siècle après la mort de celui dont elle entendait perpétuer la mémoire, Dominique Parrenin, missionnaire jésuite, né au Russey, en 1665, et mort à Pékin, en 1741. Dominique Parrenin est à la confluence de la tradition, celle qui le fait naître dans une famille de « grande ferveur catholique » du Russey, forte de huit fils, et de la modernité qui l'envoie en Chine pendant 43 ans pour accomplir sa mission, à l'enseigne des Lumières. Dominique Parrenin est bien le fils de cette citadelle de la foi qu'était le Russey, jusqu'au coup de tonnerre de l'élection d'un maire socialiste, en 1959, sous le regard complice d'Edgar Faure qui, dix ans plus tard trouvera dans cet élu consensuel un adversaire sur mesure.

Mais l'intérêt de cette biographie de Dominique Parrenin est ailleurs, tout entier dans son siècle qui le voit accomplir un étonnant destin, du collègue des Jésuites de Pontarlier à son arrivée en Chine, en 1698, jusqu'à sa mort, en 1741. Le personnage est totalement immergé dans son temps, celui des Lumières et du cosmopolitisme, tant son apostolat est inséparable des progrès de la connaissance. Parrenin est un touche-à-tout de la culture : cartographie, astronomie, encyclopédie, correspondance avec les académies, à Paris, avec les « philosophes » : Voltaire, Rousseau, Fontenelle, Buffon, avec des savants étrangers. Parrenin est le parfait représentant d'une culture qui se mondialise, s'universalise à travers ces institutions pionnières de la connaissance que sont les académies et les salons. On est loin de

l'image traditionnelle des missionnaires du Haut-Doubs, toujours associée à la croisade et au martyr, celui des Gagelin de Montperreux, Cuenot du Bélieu, Marchand de Passavant. Dans toutes les fermes du Haut-Doubs, on avait le portrait de l'un ou l'autre de ces martyrs de la foi, en particulier, le Bienheureux Marchand, supplicié en Cochinchine (1835).

Parrenin n'est pas dans cette tradition du martyr, inséparable de leur mission en Asie. Il est plutôt dans celle de ce clergé éclairé dont l'exemple achevé est celui de Bergier, curé de Flangebouche (1746-1764) puis principal du collège jésuite de Besançon, actuel collège Victor Hugo. Bergier débat avec Rousseau, publie un Dictionnaire de théologie qui est une charge frontale contre les idées du temps, celles de la Raison opposée à la Révélation. Parrenin, peut-être, parce qu'il est membre de la Compagnie de Jésus, appartient à ce même clergé qui s'intègre en Chine, participe à la civilisation, devient proche d'un empereur, pratique avant la lettre l'inculturation, acceptée par Jean-Paul II, au cours de ses voyages dans l'hémisphère sud. C'est une autre Eglise que celle des martyrs de la foi et c'est, sans doute une des raisons de l'expulsion des Jésuites du Royaume de France, en 1762.

Les Comtois de Napoléon par Th. CHOFFAT, JM. THIEBAUD et G. TISSOT (CABEDITA-2006)

Voilà une monographie qui honore ses auteurs et l'éditeur, particulièrement prolifique. L'intérêt de ce livre tient moins à l'inventaire des Comtois ayant servi le Consulat et l'empire à des postes de responsabilité qu'à la présentation de la Franche-Comté au début de cette période de reconstruction, à la présentation de son cadrage démographique, administratif et militaire, culturel, universitaire et scolaire, économique et religieux, enfin.

Au lendemain de Brumaire et après dix années de convulsions, Bonaparte décrète la remise en ordre de la France, autour de ces « masses de granit » que sont l'armée, l'administration, l'Université et l'Eglise. Les auteurs présentent la contribution des Comtois à cette entreprise, sur la base d'une synthèse, relevée par Tocqueville, de l'Ancien régime et de la Révolution.

Le Haut-Doubs peut revendiquer une centaine de noms parmi les 2248 généraux et amiraux issus de la Franche-Comté au cours de cette période la plupart, bonapartistes convaincus jusqu'aux Cent-Jours. Dans cette galerie, on relève les deux frères Briot d'Orchamps-Vennes, une pléiade de généraux : Farine de Damprichard, Marguet d'Arçon, Michaud de Chauv-Neuve, Morand de Pontarlier, Ravier d'Arc-Sous-Cicon, Vionnet des Longevilles, des colonels : Colin, Parguez, Pion de Pontarlier, Pernet de Vilers-sous-Chalamon, un juriste, Loiseau de Frasné. C'est la force du Bonapartisme d'avoir canalisé et organisé les énergies libérées par la Révolution, réformatrice d'abord, nationaliste, ensuite, messianiste, enfin.

1823 : « Vive tension à Battant » par Joseph PINARD (BVV-12.07).

J. Pinard vient de donner à BVV une intéressante note sur l'abbé Demandre (1739-1823). Robert Schwint, alors sénateur-maire du Russey, lançait, il y a 35 ans, autour d'une table du comice de Maïche et devant le conseiller général qui venait d'être battu sèchement à l'élection sénatoriale, alors que Jacques Henriet était élu

sans problème: « Faites attention, Joseph Pinard lit tout et sait tout ». Non seulement, il lit et sait, mais écrit et il lui arrive d'exceller, ce qui est le cas avec cette note sur Demandre. Fils de maître de forge de la Haute-Saône -les propriétaires issus de la noblesse ont émigré-, prêtre assermenté, évêque constitutionnel du Doubs -il y en avait un par département- Demandre rentre dans le rang après le Concordat et l'avènement d'un épiscopat de paix civile, réunissant des prélats d'Ancien régime, constitutionnels et post-concordataires. Demandre n'en est pas et sollicite la paroisse de la Madeleine, à Besançon, qu'il obtient. Il sera pendant plus de 20 ans le « curé Demandre », curé concordataire, inamovible, comme ses successeurs, Vieille et Boillot de Fournet-Blancheroche (1813-1894), auteur d'une savoureuse autobiographie, citée par l'auteur.

Si hommage est rendu à Joseph Pinard, il nous permettra une question incidente : comment et pourquoi ce type d'article est-il publié dans une presse gratuite, fléau d'une presse française, quotidienne, s'entend, qui est peut-être en voie de disparition ? Cet article avait sa place dans une vraie presse, cad payante. La presse est une liberté publique qui se paye et si, aujourd'hui, elle est menacée de mort, en France, et d'abord la PQN (presse quotidienne nationale), c'est, en particulier, à cause de la presse gratuite, commerciale et financée par la publicité, politique et payée par les collectivités publiques qui pêchent deux fois : en galvaudant l'argent du contribuable pour assurer leur publicité et en concurrençant la seule presse digne de ce nom, celle qui se paye.

### *Glane de blés d'or par Henri TOURNIER (Atelier du Grand Tétras-2007)*

*Au nom des goûters du dimanche  
Bien mérités par mille dévotions :  
Messe basse à potron-minet  
Grand'messe chantée à dix heures  
Cinquante Ave suivis des Vêpres...  
Etés de mon enfance*

Henri Tournier, originaire du Russey, pratique, comme les bons esprits, l'éclectisme et de ce kaléidoscope inattendu, est né un talent de poète qui s'exprime avec cette « glane », éditée avec distinction par l'atelier de Daniel Leroux (25210-Mont-de-Laval). Si les poètes lancent les mots et les philosophes, les idées, l'auteur tourne le madrigal avec bonheur, en caressant sa muse, celle de la mémoire de l'enfance et du temps perdu, de l'amour et de la métaphore gourmande.